

La vie intellectuelle en Hongrie

QUAND ces lignes verront le jour, les représentants de la vie intellectuelle et littéraire hongroise se seront rassemblés de nouveau pour la fête de juin, désormais habituelle, du livre *hongrois*. Nous profiterons de l'occasion pour faire connaître quelques phénomènes qui s'observent dans notre vie intellectuelle. Le lecteur se fera ainsi une idée de la vie spirituelle active qu'on peut trouver en Hongrie malgré le bruit des armes. Lorsque la plupart des pays européens sont en proie à la pénurie de papier, que l'intérêt littéraire y est fortement diminué, que les circonstances extérieures ou tenant à la guerre y ont presque arrêté l'édition des livres, et que les journaux mêmes ont dû réduire le nombre de leurs pages à une fraction du nombre d'avant-guerre, on enregistre avec une joie accrue la production riche et de belle qualité par laquelle se manifeste la vie intellectuelle en Hongrie. En passant devant les vitrines des libraires, on constate qu'un heureux concours de circonstances permet de garnir ces vitrines d'ouvrages les plus variés. La proportion entre les œuvres originales et les œuvres traduites ou commentées, et aussi la proportion des comptes rendus des événements du jour et des œuvres de pure littérature est un phénomène symptomatique pour toute littérature. L'observateur sans parti pris doit noter la *grande variété* des ouvrages publiés, le rôle dominant des œuvres originales, et le fait qu'un nombre considérable des nouveaux livres n'offrent pas un simple divertissement, mais demandent à être approfondis et représentent dignement la production annuelle de l'esprit que les journées du livre sont appelées à mettre devant les yeux du public.

A cet égard, il est intéressant de lire la réponse que M. François Gachot, spécialiste des rapports artistiques et littéraires franco-hongrois, bien connu par les lecteurs de cette Revue, a donnée à une question adressée par un journaliste, à propos des journées du livre, à tous les attachés de presse des missions diplomatiques de la capitale hongroise.

... Si un voyageur français arrive à Budapest, il ne manquera pas d'être frappé par certains phénomènes... Là, en opposition avec la rue française, les passants ne peuvent regarder qu'à travers des vitres, comme dans un musée, le livre, objet de leurs désirs... L'institution des journées du livre veut établir le contact du livre hongrois avec la rue hongroise, resserrer les liens entre le livre et ses lecteurs. Les baraques dressées sur le trottoir donnent un peu l'impression d'une foire, et cela peut décourager l'amateur tranquille. Mais cette manifestation du livre ne s'adresse pas aux âmes contemplatives, elle espère attirer sous sa forme bruyante une catégorie d'hommes et de femmes qui, sans cela, passeraient distraits à côté des livres et ne sauraient pas que les lettres sont une réalité. C'est pourquoi les éditeurs ne sont nullement gênés d'empiler leurs livres dans les baraques. Je n'y trouve rien à redire, et je ne vois pas que ce soit incompatible avec la dignité de la littérature. Celle-ci vit dans l'âme de l'écrivain, dans la conscience qu'il a de sa mission. Dans les baraques, le snobisme transforme parfois en acheteurs des gens qui ne sentent aucune poussée intérieure vers les livres. Cependant, le snobisme tant décrié a ses bons côtés : sans lui, la littérature, la peinture et la musique d'avant-garde n'auraient pas remporté la victoire en France. Probablement les journées hongroises du livre éveilleront cet intérêt extrêmement utile, et des couches toujours plus larges de la société hongroise éprouveront le besoin d'acheter non pas seulement les auteurs classiques, mais encore les œuvres des contemporains...¹

Il va sans dire que, dans l'atmosphère littéraire surchauffée, des frictions se produisent inévitablement, dont quelques-unes tiennent aux différences politiques et idéologiques séparant les écrivains. C'est contre l'habitude de s'en prendre aux

¹ Déclaration de François Gachot. *Esti Kis Ujság* (Petit Journal du Soir), 29 avril.

personnes qu'une protestation a été insérée dans une revue littéraire des plus respectées par sept écrivains qui appartiennent à l'élite des lettres hongroises, et parmi lesquels Jules Illyés, Aron Tamási, Alexandre Márai et Louis Zilahy ne sont pas inconnus des lecteurs de cette Revue.

L'histoire de notre littérature enseigne — disent-ils — que l'écrivain hongrois est la conscience de sa nation. L'écrivain hongrois a toujours été fidèle aux idéaux de l'humanité, aux nobles traditions de la race ; s'il le fallait, il accepterait aussi le combat dans l'intérêt du développement nécessaire de la nation, et pour améliorer le sort du peuple . . . Jusqu'ici, la destinée nous a refusé la réalisation de nos idéaux par des forces politiques et sociales dans la vie de la nation. Au lieu de cela, on a voulu ensevelir sous des mots d'ordre le fruit de nos efforts intellectuels, et on gâte nos luttes en suscitant des conflits dans la vie littéraire et en badigeonnant les écrivains et leurs œuvres de couleurs politiques. Nous estimons nécessaires les discussions théoriques qui éclaircissent et purifient, mais, défendant le prestige de l'esprit constructeur, nous condamnons les attaques personnelles, dictées par le parti pris, que certains écrivains ont choisies pour s'affirmer. Nous approuvons que la conviction littéraire soit examinée du point de vue aussi de l'évolution sociale, mais nous repoussons toute critique tendancieuse qui s'inspire plutôt du souci de couvrir le pouvoir ou un parti que de l'intérêt général. Dans ces cas, si, le plus souvent, nous renonçons à l'exercice du droit de nous défendre personnellement, nous avons le sentiment que cette renonciation implique un hommage à la conscience de l'esprit, et au lieu d'accourir au secours de nos camarades, nous préférons défendre nos idéaux communs . . . On se tromperait cependant si on supposait que la discipline volontaire de l'écrivain hongrois signifie, dans les heures troubles actuelles, une vigilance diminuée ou une passion endormie. Nous voudrions seulement conserver par la discipline la dignité de l'esprit, le niveau de la pensée, du discours, de l'art d'écrire. Nous devons les conserver, car nous croyons qu'on a grand besoin du prestige moral de l'esprit, aussi bien que du crédit humain des paroles écrites ou prononcées. Et certainement, on en aura un besoin plus pressant encore lorsqu'il faudra créer une nation renouvelée . . .¹

Les enquêtes littéraires occupent une place toujours plus large. On trouve dans les colonnes d'un journal des lignes intéressantes sur le rôle et la situation intellectuels de la paysanne, lignes écrites par un membre de la grande classe de la paysannerie hongroise :

. . . Notre littérature populaire, y lit-on, fait connaître avec assez de détails la vie du peuple et, partant, la vie des paysannes. Malheureusement, nous n'avons jamais appris qu'une paysanne se soit élevée, par autodidaxie, à un degré supérieur de l'intellectualité à la façon des écrivains paysans. Les ouvrières des villes sont dans une situation plus favorable. Les syndicats leur donnent directives et conseils. Mais dans le village, même si la paysanne a des talents pour s'élever, elle ne trouve généralement personne à qui s'adresser . . . Les formes sociales aussi enserrent la paysanne qui voudrait s'instruire toute seule. Il lui reste la possibilité d'aller à l'école, mais c'est bien plus difficile pour une fille que pour un garçon . . . Moi-même j'ai constaté qu'une fille de paysans, désireuse de s'instruire, est une grosse charge pour les parents. Malgré cela, la paysanne bien douée surmonte les obstacles, s'instruit, se renseigne, pour prendre part avec la préparation nécessaire à tout mouvement tendant à servir notre race. Si, après avoir passé par l'école, elle ne partage plus l'existence paysanne, par sa fidélité et sa conduite, elle appartient toujours à sa classe . . . Pour le moment, nous sommes peu ; nous avons à nous connaître l'une l'autre, nous avons besoin l'une de l'autre, et la communauté aussi a besoin de nous. Toute paysanne intelligente doit donner signe de vie . . . Et les paysannes bien douées qui ont commencé leurs études, peut-être à l'université, feront bien de se grouper autour de nous. Nous, qui connaissons les choses universitaires, pourrions leur être utiles dans tous les domaines de l'esprit . . .²

« Écrivain populaire ou écrivain du peuple », tel est le titre des réflexions d'un éminent écrivain de Transylvanie qui, vivant parmi les gens du peuple, regarde de tout près la vie paysanne. « Qui est l'écrivain du peuple ? » — se demande-t-il.

¹ Confession simple. *Magyar Csillag* (Etoile Hongroise), 15 mai.

² E. Markó. *Kis Ujság* (Petit Journal), 13 mai.

« Celui qui se sent en communion avec le peuple, qui vibre avec le peuple, et qui peut exprimer d'une façon vraie l'individualité, la pensée du peuple. Par peuple, il ne faut pas entendre un type simplifié et homogène de campagnard ; les campagnards se divisent en couches nombreuses, économiquement opposées et socialement limitées. Tout le monde est peuple qui, pour parler comme Petőfi, « n'a pas sa place égale à la table des droits ». Tout le monde est peuple qui est notre frère par le sang et le droit, mais dont le progrès est entravé par les formes sociales ou par des préjugés . . . L'écrivain du peuple ne prêche pas l'amertume, il n'est pas démagogue. Il s'adresse à ceux qui ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, mais qui ne saisissent pas la voix des vrais maux du peuple . . . Il veut créer une opinion publique en sacrifiant la popularité à bon marché pour que son travail porte des fruits, peut être dans un avenir éloigné, au profit de toute sa nation . . .¹

A la mémoire de Jules Krudy

Un culte naît visiblement autour de la mémoire d'un écrivain d'un caractère singulier, mort il y a dix ans. Lorsque Jules Krudy a fermé les yeux, il fut pleuré par ses amis et camarades, mais les proportions du deuil ne dépassaient pas celles des notices nécrologiques qu'on publie en pareilles occasions. Dans ces dernières années, la valeur littéraire de ce romancier exquis et discret, de ce nouvelliste charmant a été singulièrement mise en relief ; une véritable école littéraire — composée surtout de jeunes écrivains — voue à sa mémoire un culte qui célèbre en Krudy un des plus grands immortels hongrois. A l'anniversaire de sa mort, un grand nombre d'articles et d'études ont été consacrés à son œuvre. Nous en donnons quelques extraits.

Le nom de Jules Krudy sonne depuis quelque temps avec un timbre toujours plus pur pour les oreilles des littérateurs. Ceux-ci et non pas le grand public, l'ont découvert de nouveau, et quoique le bilan de ses qualités et de ses défauts ne soit pas encore dressé, nous savons aujourd'hui qu'il a été l'un des écrivains hongrois les plus grands et les plus originaux du siècle. L'œuvre qu'il nous a léguée est riche, touffue, on risque de s'y égarer comme dans une forêt vierge. Mais en dépit des détails enchevêtrés, on en peut reconnaître les lignes pures, et sous ses dehors amorphes, la forme se dessine. C'est à travers des couches profondes qu'on peut pénétrer jusqu'au fond de l'œuvre, image rêvée de la réalité débarrassée de toute matière étrangère. Avec l'inspiration du vrai poète, Krudy s'est créé un monde. Peut-être lui a-t-il assigné des limites trop étroites, plus étroites que ses talents ne l'auraient permis, mais il est certain que les états d'âme les plus cachés, les rêves ancestraux n'avaient pas de peintre hongrois plus artiste. La force métaphorique et la musique intrinsèque de sa langue nous emportent vers des régions mystérieuses et inaccessibles . . .²

La mort est venue avec les saints de glace le chercher à Óbuda où il vivait en ermite, non pour se singulariser étant artiste créateur, mais parce qu'il devait accepter la compagnie de la pauvreté — comme nombre d'autres écrivains du passé . . . A cette époque, il n'avait plus de quoi payer l'électricité dans son logement modeste, et le prosateur le plus fécond de son temps, l'un des artistes les plus parfaits de la langue hongroise, devait quitter ce monde à la lumière clignotante d'une bougie . . . Il a été l'écrivain de Budapest, le seul peut-être qui, jusqu'ici, a mérité cette appellation. Il a aimé cette ville, le pittoresque de ses rues et de ses habitants et par-dessus tout le paysage urbain et ses charmes qui attirent les gens vivant ici. Ce sont ces charmes qu'il cherchait sans cesse. Dans beaucoup de ses écrits il néglige l'action, renonce à peindre les âmes, pour parler de Budapest seulement ; le reste n'est qu'un cadre. Il a été peut-être le seul qui n'ait tenu aucun compte de la structure sociale, ni de l'évolution des conditions politiques, et qui ait scruté toujours la couche humaine au-dessous de la surface. Lorsque tout le monde était émerveillé du développement rapide et sans transition de la ville, il eut le courage de chercher le Budapest éternel, les éléments que le souvenir sauve du passé et garde pour l'avenir, les arches du Pont suspendu, un coin du quartier de Buda . . . Il savait tout et il connaissait tout le monde. Son information était d'une

¹ Eugène Szentimrei. *Magyar Nemzet* (Nation Hongroise), 5 mai.

² Jean Kelemen. *Jelenkor* (Temps Présent), 1^{er} avril.

ampleur sans pareille . . . Avec la résignation du dernier gentilhomme, il assistait au déclin du XIX^e siècle, mais la contemplation archaïque impliquait chez lui une attitude morale aussi : la noblesse et l'élégance du goût. Son goût fin assurait l'harmonie entre ses récits vagabonds, ses souvenirs lointains et son inspiration lyrique . . . Il a été l'initié de la vie, et il n'avait pas de dédain pour les vieux conteurs. Ce qu'il avait pu apprendre par lui-même, il en a rendu un compte scrupuleux et exact. Il a insufflé la vie à ses héros non pour la durée d'un seul roman ou d'une seule nouvelle ; comme dans le monde des conteurs les plus grands, ses héros réapparaissent toujours, et le lecteur se meut parmi eux comme s'il se promenait dans une ville dont il connaîtrait tous les habitants . . . Comme tous les styles, le sien aussi trahit l'auteur, son art libre et naturel de conter, sa puissance expressive magnifique, sa musique enchanteresse et inégalable. Derrière le style se tient un gentleman d'âge moyen, aux yeux rêveurs, assis silencieusement pendant des heures à une table couverte d'une nappe blanche . . . Dans le monde de Krudy, nous entendons parler l'âme triomphante de l'espace et du temps. Dans ses vers en prose, c'est encore la voix de cette âme qui se dégage de la saveur et de l'odeur des paysages hongrois. Bientôt peut-être, quand les recherches d'histoire littéraire auront mis en lumière la signification de son œuvre, on trouvera dans ses contemplations le processus merveilleux réunissant dans une synthèse heureuse et inimitable les beautés de l'âme et du style . . .¹

Le secret du charme de Krudy réside dans la puissance de faire oublier tout. Les travaux urbains ont fait disparaître pour toujours les maisons qu'il chérissait ; l'époque dont il était sorti connu une fin irrévocable. Et pourtant, ce milieu un peu vieilli, sentant l'odeur de lavande, nous captive encore et nous ne pouvons pas résister à son charme . . . Chez Krudy, le récit n'est pas un moyen sciemment employé ; l'individualité de l'auteur a rempli ces formes rares et singulières qu'on peut appeler d'un mot : enchantement. Comment le talent enchanteur se manifeste chez l'homme qui a la vocation, c'est ce qui dépend avant tout de l'époque où l'écrivain est forcé de vivre. Le public n'a guère apprécié Krudy . . . à un moment, il a été à la mode, mais cela ne veut pas dire qu'auteur et public aient été en communion. En réalité, aucune époque et aucune société n'auraient pu le comprendre. Son monde avait peu de ressemblance avec le monde réel, il lui ressemblait dans la mesure où tout rêve ressemble à quelque chose. Son monde se composait de saveurs, d'odeurs, de souvenirs et de quelque souple tradition . . . Il a été le fils de cette autre Hongrie qu'avaient formée la mélancolie apportée d'Orient, des nerfs ultra-sensibles, et la recherche de l'opium qui vous libère de l'angoisse perpétuelle. Ce pays au delà de la réalité n'a vécu que dans l'âme des poètes, il n'a jamais existé réellement ; c'est pourquoi il pouvait être invulnérable dans l'imagination du poète . . . Il a été artiste et grand seigneur ; le style n'était pas chez lui un beau jeu dans le genre de l'art, mais une chose innée, une tradition hongroise héritée. Le vrai gentilhomme a dans le sang les manières de sa race ; celles-ci signifient une façon de vivre, et celui qui appartient à la classe des gentilshommes ne saurait vivre sans elles. La vie de Krudy a été lentement envahie par le sable mouvant de la postérité ingrate, l'ère des masses s'ouvrait, le conte a vécu, mais son œuvre survit à son temps et vivra toute l'éternité . . .²

Traditions antiques

Nous avons à rendre compte du grand ouvrage scientifique qui embrasse l'histoire de la ville de Budapest, et dont les premiers volumes, traitant de l'histoire antique, viennent de paraître. Ce monument historique doit sa naissance à l'excellent bourgmestre de la capitale, M. Charles Szendy, qui comprend avec un sens exquis tout ce qui touche à la culture intellectuelle. La série des fouilles qui ont mis à nu Budapest antique et romain se rattache également à son nom. A l'occasion de la publication des premiers volumes, le bourgmestre a déclaré :

Nous avons réuni dans les deux premiers volumes l'histoire antique de Budapest jusqu'à l'arrivée des Hongrois. Une partie particulièrement intéressante de l'ouvrage est le chapitre qui rend compte de la vie mouvementée d'Aquincum, ville située sur l'emplacement d'Óbuda. Sur la base des recherches récentes, ces deux volumes contiennent, relativement à l'époque romaine, des données que les

¹ Ladislas Vincze. *Magyar Nemzet* (Nation Hongroise), 12 mai.

² Gabriel Gönczy. *Erdélyi Helikon* (Hélicon de Transylvanie), 1^{er} mai.

historiens de l'empire romain n'ont jamais encore mises à profit... Nous avons commencé le travail il y a six ans, et nous avons à vaincre beaucoup de difficultés. Le volume suivant aura pour sujet les temps depuis l'arrivée des Hongrois jusqu'au règne de Mathias Corvin. Le quatrième volume sera consacré à l'ère des Turcs; il tracera un tableau détaillé et précis de la vie de Budapest sous l'occupation turque... Nous veillerons à ce qu'aucun volume n'ait des lacunes; tous devront être parfaits. Entre temps, nous continuerons les fouilles à Óbuda et ailleurs... Nous reconstruirons la *Via Antiqua*, avenue qui reliait les deux amphithéâtres de la ville militaire et de la ville civile. Des deux côtés de l'avenue, nous placerons les riches trouvailles des fouilles. En sarcophages, par exemple, Aquincum est l'endroit le plus riche sur tout le territoire de l'ancien empire romain. Quand l'ouvrage historique que nous publions sera complet, il comprendra huit volumes...¹

Nous assistons aujourd'hui à une renaissance singulière des traditions antiques. On dit que le phénomène est général en Europe, mais il présente en Hongrie et surtout dans sa capitale, des symptômes qui font penser que huit siècles de culture classique de l'intellectualité hongroise pouvaient bien être l'humus où la pensée antique continuait à pousser et à porter des fruits nouveaux. C'est cette tradition antique qui explique la présence de l'élite hongroise dans la Société du Parthénon. En jetant un coup d'œil sur les publications, nous voyons avec plaisir que depuis les dialogues de Platon jusqu'aux ouvrages des historiens antiques, depuis les drames classiques jusqu'au roman d'Apulée, les éditeurs ont mis entre les mains du public des traductions excellentes et modernes, bien présentées et à bon marché. Le plus intéressant, c'est l'avidité avec laquelle le public se jette sur ces produits admirables de l'univers.

Les Confessions de Saint Augustin

Le document le plus frappant qui prouve la vivacité de l'intérêt, on pourrait dire la soif de culture intellectuelle, pour les choses de l'Antiquité, c'est l'apparition des *Confessions de Saint Augustin*.² L'ouvrage a été publié dans la traduction de M. Joseph Balogh, rédacteur en chef de la *NRH*. Fruit d'un véritable travail de bénédictin qui a duré des dizaines d'années, il a obtenu auprès du public un tel succès qu'en quelques jours la première édition a été totalement épuisée. A l'occasion de cette publication la Société du Parthénon, sous les auspices de laquelle ce livre a paru, avait organisé une séance spéciale et solennelle sous le signe de Saint Augustin. M. Ladislas Ravasz, évêque protestant, écrivain, penseur et prédicateur éminent, s'est chargé de la lourde tâche d'analyser l'ouvrage en rendant un hommage éloquent à la mémoire de l'immortel évêque d'Hippone. Nous reproduisons pour nos lecteurs quelques extraits de cette magistrale conférence:

Je voudrais vous conduire — dit, pour commencer, l'illustre conférencier — sur un chemin long et laborieux: je veux vous montrer la grandeur d'Augustin. C'est une entreprise pareille à celle qui essaierait de donner une photographie du Mont-Blanc. Seulement, une simple photographie ne pourrait reproduire que la cime de cette montagne. On devrait lui chercher une perspective et l'on ne la trouverait qu'en plaçant le Mont-Blanc dans la chaîne entière des Alpes.

Il en est ainsi avec Augustin. Sa puissante personnalité est précédée par une évolution millénaire en même temps qu'elle est suivie directement par une évolution qui dure depuis au moins quinze siècles. Il clôt d'une part le monde antique; il est, de l'autre, le moyen âge proprement dit et il contient même les temps nouveaux en ce sens que, conformément à une interprétation courante, nous devons le considérer comme l'individualité la plus moderne...

Sa situation historique: l'Empire Romain qui accueille le christianisme se dissout en même temps que l'Eglise nouvelle se construit et s'épanouit mira-

¹ Charles Szendy. *Magyar Nemzet* (Nation Hongroise), 8 mai.

² Confessions de Saint Augustin, traduites par Joseph Balogh, 2 vol., texte latin et traduction hongroise. Edition Parthénon — Franklin.

culeusement. Un immense regroupement de valeurs se fait: l'Eglise, successeur de Rome, se charge de tous les trésors de l'antiquité. A l'Est de l'Empire, elle va créer les fondements de la religion, la doctrine de la Sainte-Trinité, en utilisant les systèmes et les notions de la philosophie grecque. Elle répondra ainsi à la grande question: comment est notre Dieu? L'autre question concerne plutôt l'homme et les rapports du croyant avec son Sauveur; après le problème ontologique, il faut résoudre celui des rapports, et nulle part le terrain n'y est plus favorable que dans la partie ouest de l'Empire, avec, dans sa vie collective, son admirable système juridique... L'homme qui créa cette doctrine de l'Eglise occidentale, qui en devint ainsi le père et le fondateur spirituel et qui plaça de christianisme occidental dans l'axe même de la civilisation humaine, cet homme fut précisément notre Augustin...

La nature de son esprit, de père africain et de mère probablement romaine, il a dû hériter de son père sa sensualité ardente, le richesse éblouissante de ses images, son tempérament excessif et passionné, tandis que sa mère lui a dû léguer sa clarté lumineuse, son goût des fortes constructions et son amour des grandes formes éternelles... Ce qui frappe d'abord à l'examen de son esprit, c'est la force presque tropicale de son imagination nourrie d'une sensualité débordante et limitée par sa faculté d'abstraction étonnamment fraîche et lumineuse. Ajoutons à tout ceci qu'il est né philosophe à l'esprit universel et systématique. Tout l'intérêt, mais, au fond, il n'a que deux problèmes: Dieu et l'âme. Il se tourne toujours avec un instinct sûr vers le monde intérieur de l'âme et il s'y meut avec aisance. D'autre part, il aime s'exprimer, s'épancher: son cœur est né pour l'amitié et il a une soif constante de communauté. Enfin, il y a dans son être quelque chose de fatal, de tragique. Il sent que ce qu'il fait n'est pas un jeu, n'est pas de l'art, il est au contraire convaincu que la pensée est identique avec le destin, avec la morale, avec la vie éternelle et le salut de l'âme. C'est ainsi qu'il cherche la vérité, la force et le bonheur, pour lui, pour tous ses frères, pour l'homme éternel...

Après avoir analysé à grands traits, d'abord, la philosophie de Saint-Augustin dont le centre est la connaissance et la jouissance de Dieu («*fruitio Dei*»), puis sa théologie, avec la doctrine de la grâce et la *Cité de Dieu*, ce drame mondial de la lutte entre le paganisme et le christianisme, M. Ravasz esquisse, pour finir, le portrait et la signification de son héros. Héros volcanique comme l'apôtre Saint-Paul à qui Saint-Augustin ressemble dans l'orageuse métamorphose de sa vie. C'est dans ses *Confessions* qu'il décrit la naissance en lui du nouvel homme, dans ce livre le plus vivant et le plus moderne, à côté de la Bible, de toute la littérature mondiale... On y voit le plus grand réformateur de la charité chrétienne, avec le miracle incomparable de sa transformation personnelle... On y entend son chant chrétien, le lyrisme immortel de l'*amor Dei*. On y retrouve Augustin tout entier, ce grand collectionneur de tous les courants spirituels du passé. C'est en lui que se confond le monde des Psaumes et des Evangiles avec les doctrines de Platon et de Plotin. D'autre part, le mysticisme transparent de son œuvre sera continué par les grands ordres religieux, par Saint-Bernard et Saint François d'Assise jusqu'à tous les amoureux de Dieu et de Jésus-Christ. Comme théologien, il est à l'origine de cette immense évolution spirituelle que nous appelons le système orographique de la scholastique: ce qu'il a commencé avec Platon, Saint Thomas d'Aquin l'a repris et parachevé avec Aristote. Comme l'idée de la grâce est à ses yeux l'idée la plus haute exprimée dans la souveraine prédestination divine, il est aussi bien le père de la Réforme et le maître de Luther et de Calvin que celui de Saint Thomas ou de Jansénius. Chercheur inquiet, il trouve Dieu au milieu des débâcles et des destructions du monde païen... Au moment de son agonie, les Vandales pillent et incendient l'Afrique et l'Empire croulant y défend désespérément ses derniers retranchements. Hippone, sa ville épiscopale va bientôt tomber à son tour, cependant que, dans son mausolée, construit sous le tourbillon de la destruction, le saint repose tranquillement, le sourire aux lèvres. C'est qu'il a laissé un trésor et une vie que tous les Vandales réunis du monde ne pourront jamais détruire: *mihî adhaerere Deo bonum est*.¹

Un théoricien illustre du droit, qui occupe une position élevée dans la magistrature hongroise, vient de publier une étude intéressante et profonde sous le titre «*La force de la justice dans le monde hellénique*».

¹ Discours de M. Ladislas Ravasz au Parthénon.

... En explorant les domaines où le sentiment de la justice aurait pu se manifester dans le monde antique, nous devons écarter le domaine de la vie religieuse des Hellènes. Il est naturel que l'idée de dieu formée par la civilisation en enfance n'ait pu dépasser l'idée qu'on avait de l'homme; et quelle que fût la beauté que la vie terrestre tirait de la multitude des dieux mêlés aux hommes et se révélant dans tous les phénomènes de la nature, dans ce monde des dieux, nous avons beau chercher l'idée de la justice... une des caractéristiques fondamentales de l'âme hellénique est le pessimisme; cela tient probablement surtout à ce que l'âme hellénique n'avait pas en ses dieux une confiance sans borne et pleine d'abandon, ni la conviction que Dieu est la justice même, dégagée de toute passion humaine... Un autre domaine où le sentiment de la justice peut se manifester est la conception morale du peuple. Quoiqu'il soit malaisé de résumer et de simplifier la vie d'un peuple et d'une époque composés d'éléments nombreux pour qu'on puisse la juger comme les dispositions psychiques d'un homme..., la mythologie et l'histoire helléniques semblent confirmer l'hypothèse que la notion universellement valable de la justice pourrait être difficilement tirée de la conception morale qui se reflétait dans le monde hellénique. Aristote a raison de se lamenter: « Qu'est-ce que l'homme? — le vrai symbole de la faiblesse, la proie du moment... le jouet du hasard... » Les rapports de la justice et du droit sont les mêmes que ceux du beau et de l'art. Le beau est une idée issue de l'art, comme le droit est issu de la justice. L'artiste s'efforce de réaliser le beau dans son œuvre, comme le juriste s'efforce de mettre la justice dans la loi et dans les sentences... Antigone en appelle à la loi éternelle des grands dieux. Mais ni Antigone, ni aucun autre Grec ne pouvaient la connaître. Et comment en fût-il autrement, puisque ni Socrate, ni Platon, ni Aristote ne l'ont connue. Ils sont bien arrivés à concevoir qu'une loi juste est une loi qui réalise entièrement la vertu, mais ils ne savaient pas en quoi consistent les commandements de la morale, ce qui fait par conséquent l'essence de la justice, comme l'ignorait trois siècles plus tard Ponce Pilate, esprit méditatif, qui ne pouvait deviner que la réponse à la grande question avait été donnée par celui qui se tenait devant lui humilié, martyrisé, et qu'il allait crucifier...¹

Parmi les publications classiques nous ne saurions passer sous silence le remarquable ouvrage publié à l'occasion du 70^{ème} anniversaire de l'éminent professeur de droit canon à Budapest, Antoine Notter. Dans cet ouvrage sont réunis toute une série très intéressante de travaux sur le droit canon, dus à la plume d'excellents écrivains. Qu'il nous soit permis sans prétendre les citer tous, de mentionner les noms de Justin Baranyay, de l'Ordre des Cisterciens, de Nicolas Boér, professeur de théologie, de l'éminent juriste Ladislav Gajzágó. Signalons encore les études de B. Kumorovitz de l'Ordre des Prémontrés: *Audientia praesentia*, d'Edmond Kuncz, professeur de droit commercial à l'Université Pázmány, d'Etienne Madarász, évêque de Kassa, de Jean Scheffler, évêque de Szatmár.

Cette publication est une preuve éclatante que, même *inter arma*, les savants hongrois, se soumettant aux disciplines les plus strictes de l'esprit, ne cessent de travailler, dans l'intérêt du monde entier, à l'enrichissement du patrimoine culturel.²

Nous devons enfin rendre compte d'une publication extrêmement intéressante qui rentre dans la catégorie des écrits politiques. Le livre, paru il y a quelques jours, a pour sujet une des personnalités marquantes de l'époque d'après-guerre, un homme de sombre mémoire pour les Hongrois — Edouard Benès.³ L'auteur, Etienne Borsody, dont nous publions, en tête de ce numéro un article qui traite de ce même sujet, est un jeune publiciste qui unit à une exceptionnelle préparation théorique la souplesse de son style et la largeur de son horizon. Pendant longtemps, il a vécu à Prague et collaboré au journal hongrois de cette ville; il avait donc l'occasion de perfectionner sur les lieux et en puisant aux sources, sa

¹ Gabriel Vladár. *Magyar Jogi Szemle* (Revue du Droit Hongrois), 1^{er} mai.

² Justin Baranyay. Livre du Jubilé d'Antoine Notter.

³ Etienne Borsody. Benès. Edition Athenæum.

connaissance de la langue et des choses. Dans son livre, il étudie *sine ira et studio* — qualité rare chez les écrivains politiques — le créateur de l'édifice politique de la Tchécoslovaquie et la personnalité dominante de son héros; il sépare l'homme de son œuvre qui s'oppose tellement à la marche historique du peuple hongrois. Il se met au-dessus de toute passion, de toute propagande politique. Le caractère distingué de sa conception et de ses raisonnements offre aux lecteurs hongrois une garantie de pouvoir regarder dans une atmosphère purifiée le personnage dont le rôle a été si souvent et de nos jours encore au centre des discussions les plus véhémentes et des passions politiques déchaînées.

La presse n'a pas manqué d'appeler l'attention du public sur l'ouvrage de M. Borsody. Qu'il nous soit permis de citer quelques phrases du *Pester Lloyd* analysant le livre sur M. Benès dans un de ses éditoriaux.

Il y a des livres qu'il faut lire une fois et dont la lecture est plus ou moins profitable. Il y en a d'autres dont chaque page fortifie dans le lecteur le sentiment qu'il doit bien garder le livre, parce qu'il aura souvent à le consulter. L'ouvrage plein de choses, publié récemment sur M. Benès, appartient sans aucun doute à la seconde catégorie. Il nous faut dire tout de suite que l'auteur est originaire de la Haute-Hongrie, et qu'il a pu écrire son livre sur la base d'une expérience de vingt années . . . Dans ces conditions, on serait tenté de supposer que les souvenirs amers de son ancienne situation de minoritaire l'ont empêché de regarder les choses avec objectivité. Cependant, la plus grande vertu du livre réside précisément dans l'attitude de l'auteur, attitude sereine et sans parti pris, qui contemple les choses du point de vue élevé de la justice, sans s'arrêter aux considérations secondaires . . . Celui qui veut combattre un adversaire dans l'arène de l'esprit, doit commencer par étudier cet adversaire avec ses qualités et ses défauts. Que cette étude si nécessaire ait été rendu possible, voilà le mérite extraordinaire de M. Borsody, et de son livre qui — nous sommes certains de dire ici la vérité — doit absolument être lu par tous ceux qui s'occupent en Hongrie de questions politiques . . .¹

¹ Comte H. Kálnoky. *Pester Lloyd*, 9 juin.